

UPA – Regards croisés – 5 mai 2020 - impressions de lecture échangées par internet à propos de "Sorcières - La puissance invaincue des femmes" de Mona Cholet

Claude Soutif (19 avril) :

Bon il va falloir en parler maintenant (notre atelier est le 5 mai). Je l'ai fini, ce fut dur et il m'a beaucoup déçu et énervé. Déçu, car tout ça pour ça !!!! parce que 10 - 20 pages auraient suffi, parce que j'espérerais une vraie histoire des sorcières, parce j'ai lu non pas un essai historico-sociologique mais un manifeste avec son lot de mauvaise foi, d'arguments d'autorité sous couvert d'un flot de références dont on ne peut savoir la pertinence, de généralisations hâtives, d'anachronismes grossiers. C'est bien sûr la règle du genre (si je puis dire) manifeste voire pamphlet. Au travers de quelques concessions (du type oui les hommes ne sont pas toujours.....) vite repenties (par des mais, la plupart ...). Par ailleurs pour les besoins de l'argumentation elle passe allègrement du moyen âge au XXème siècle puis retourne aux lumières avant un retour au XXIème siècle puis passage par le XIXème..... Bien sûr il ne s'agit pas pour moi de ne pas reconnaître les évidences d'inégalité de genre (salaires, place sociétale, charge familiale (y compris en ce qui me concerne...) et il faut que ça change et c'est en train de changer mais trop lentement. Le rattachement de la situation actuelle à la sorcellerie et aux sorcières n'est que métaphorique ou sinon non démontré par cet écrit.

Je ne suis pas en mesure de faire une analyse point par point par manque de connaissances et aussi parce qu'il faudrait que je reprenne ce texte crayon à la main et là non. Je veux simplement témoigner de mon expérience.

D'abord comme fils d'une mère professeur d'université en physique (normalienne et agrégée de physique dans les années 40) et bien sûr, vous imaginez bien, pas trop éduqué dans une idée d'inégalité de genre, frère d'une sœur célibataire et médecin ophtalmologue et mari d'une docteure pneumologue hospitalière (qui certes s'était dit que oui, des filles comme elle pouvaient "faire" médecine en entendant une camarade de lycée exprimer l'idée qu'une fille ne le pouvait pas). Sur ce plan c'est vite oublié Marie Curie et Irène Joliot-Curie qu'elle ne cite même pas, mais aussi toutes les scientifiques femmes mathématicienne, physiciennes, chimistes, biologistes, médecins dont certaines lauréates de prix prestigieux. Alors on va dire exception, arbre qui cache la forêt... mais elles existent, leur nombre croît, et si on peut déplorer qu'il n'y en ait pas plus et autant que d'homme, il est bon de noter que c'est possible et intéressant de voir comment elle ont fait pour amplifier le mouvement.

Ensuite comme médecin car le nombre de médecins femmes est en augmentation et même surpasse le nombre de médecins hommes dans les générations plus jeunes. Par rapport aux patientes, il existe bien sûr des comportements inadmissibles, condamnables qui doivent être sanctionnés (il y a dans toutes les professions un pourcentage de pontifiant, de suffisants, de malhonnêtes, de salauds, d'insuffisants, alcooliques et de dérangés mentaux), mais je n'ai pas noté de façon générale de différences de prise en charge aussi bien techniquement que humainement selon le genre (certes je n'étais pas gynéco-obstétricien). Une des grandes dénonciations émises par certaines concernent les touchers vaginaux et l'auteur du livre se demande ce que l'on dirait si on mettait le doigt au cul des hommes et si les internes passaient à plusieurs de suite; et bien oui, nous avons appris qu'un examen clinique bien fait et complet comprenait les touchers pelviens (rectum pour toutes et vagin pour les femmes) et il fallait l'apprendre. Il y a bien sûr une évolution importante qui n'est pas spécialement genrée à mes yeux qui fait que l'on demande, on explique, on fait attention et c'est tout à fait normal, mais il y a 40, 50 ans le patient devait être juste patient, et il n'est pas correct de faire comme si des façons de faire d'il y a 50 ans étaient toujours généralisées. Il ne faut pas croire que l'échographie, le scanner ou je ne sais quels autres examens radiologiques pouvaient rendre les touchers pelviens obsolètes et qu'il s'agissait de viol organisé, et du coup se sont des gestes que l'on doit apprendre (avec une éthique de cet apprentissage).

Ah, j'oubliais un chapitre pour expliquer qu'être femme ne veut pas dire être mère et que refuser d'enfanter est un choix qui doit être respecté et parce que c'est son choix à elle, l'auteur. Mais bien sûr que c'est son choix et bien sûr qu'elle n'a pas besoin de s'expliquer sur ce choix mais enfin toutes ces pages pour le dire !

Comme avoué en ce qui me concerne j'ai toujours rêvé d'être enceinte mais la vie est mal partagée et c'est un point qui me rend jaloux (Joëlle, ça se soigne ?).

Bon comme vous le voyez pas enthousiaste mais je suis sûr que les nombreuses et incisives collègues de l'UPA vont réagir avec vigueur et de façon argumentée. Je regrette pour le coup notre réunion à la bibliothèque qui aurait sûrement été chaude.

PS : si, une bonne chose : j'ai ressorti pour le lire le livre de Jean Delumeau "la peur en occident" avec les chapitres sur Satan et ses serviteurs les femmes, les sorcières et les juifs ; c'est au moins ça !!

Attina Roffler (19 avril) :

Je suis ravie Claude de ton analyse des Sorcières de Mona Cholet, que j'ai beaucoup aimé au début, mais les élucubrations sur la maternité, doit pas doit, envie pas envie, refus de la femme qui risque de perdre son identité; beuf!!! Nous en avons longuement discuté avec Anouk, et notre analyse rejoint la tienne. Je suis d'accord avec tout ce que tu dis, pour moi c'est un livre sans intérêt et très grand public et encore! donc je ne vais pas redire tout ce que tu mets c'est exactement l'analyse que je fait de ce livre, merci de l'avoir fait pour moi.

Anne Lauzent (19 avril) :

Claude je n'ai pas encore lu le Mona Cholet, je trouve ta critique intéressante et j'attends de voir. Ce qui me soulage est que tu aies parlé de l'arbre cachant la forêt, car ce me semble être tout à fait juste, encore aujourd'hui (bien qu'un peu moins c'est vrai). Je pense aussi que le milieu d'origine y est pour beaucoup dans ces points de vue personnels ; le milieu social bien sûr mais aussi géographique... par ex l'état d'esprit est bien différent dans les familles méditerranéennes, ce qui est mon cas, où j'ai pu m'entendre dire par l'autorité PATERNELLE de "baisser les yeux devant mon frère" avec lequel j'avais un conflit !

L'éducation vous marque hélas pour toujours et tout caractère trempé que l'on puisse avoir, l'autocensure, la dévalorisation permanente et le sentiment de n'être jamais légitime selon quelle activité on veut embrasser vous colle à la peau enfin tout ceci est discutable bien sûr.

Anouk Bartolini (19 avril) :

On peut être féministe et avoir l'esprit critique.

J'ai eu l'occasion d'échanger au téléphone avec Joëlle M. et Attina sur ce bouquin.

On était d'accord pour remarquer la grande faiblesse théorique: absence de soubassement historique, de fondement philosophique: un certain nombre de lieux communs, des constatations déjà mises à jour par les féministes des années 70.

M. Chollet juxtapose sans analyse un certain nombre d'expériences racontées par des journalistes, écrivaines féministes. Elle s'appuie à la fois sur le journaliste et historien Guy Bechtel qui a une vision antiféministe du Moyen Âge(rejoignant par là un certain nombre de spécialistes) et la sociologue militante Silvia Federici qui a, au contraire une vision maternelle et organique du Moyen Âge (comme beaucoup de féministes américaines)

À sa décharge, je dirais que l'auteure annonce la couleur dans l'introduction: elle reconnaît ses propres fragilités, son intériorisation des normes dites "patriarcales" (Je suis un véritable cliché sexiste, dit-elle à propos de sa nullité technique ou de son manque de sens de l'orientation).

Et son objectif est de se trouver des modèles identificatoires qui lui donnent le courage de surmonter son sentiment d'infériorité par rapport aux hommes (je me sentais sans pouvoir, dit-elle tout au début)

Autrement dit, elle espère puiser dans l'expérience de toutes ces femmes subversives cette fameuse "puissance " qui lui fait défaut. Elle veut explorer la postérité des chasses aux sorcières à travers des portraits de femmes actuelles qui défient ce qu'elle vit comme des diktats du patriarcat (la difficulté pour une femme d'être autonome, de vieillir...)

Mais je reconnais que j'avais l'impression de lire pour la millième fois des critiques, des constats que je connaissais par cœur. Il est évident que pour une nourriture intellectuelle plus consistante, mieux vaut se diriger vers la philosophe Manon Garcia ou la politiste Camille Froidevaux-Metterie.

Ce qui est intéressant de remarquer c'est que ce livre a eu le prix de l'essai Psychologies-Fnac 2019, qu'il a eu un succès considérable: peut-être ce qui nous semble à nous des resucées des années 70 a-t-il touché des lectrices plus jeunes et peut-être des lecteurs.

Tu as eu la chance, Claude, de naître dans un milieu évolué et d'avoir eu une mère d'un haut niveau intellectuel. C'est loin d'être cas de tous les hommes et de toutes les femmes.

Dans des milieux machistes et inégalitaires (qui sont souvent mais pas uniquement des milieux populaires), les femmes ont eu le choix entre se soumettre aux normes dominantes (les bénéfiques de la soumission cf. le bouquin de Manon Garcia) ou conquérir une autonomie intérieure pour tenir debout : certaines d'entre elles ont rencontré le féminisme, d'autre la psychanalyse, d'autres les deux.

Quant aux hommes intelligents et de bonne volonté nés dans ces milieux, ils ont eu à lutter contre les stéréotypes sexistes qui les embarrassent.

Mona Chollet le dit brièvement et pas assez: elle ne veut pas dresser un réquisitoire contre les hommes qui ne sont quand même pas responsables de cet état de fait, mais contre la domination culturelle du patriarcat qui a brimé les femmes mais aussi combien d'hommes ne correspondant pas aux critères de la virilité conquérante.

Cela dit, on est globalement d'accord, et j'espère que la la discussion sera stimulante.

Joëlle Molina (19 et 21 avril) :

Chers amis, chères amies, sorciers et sorcières de l'UPA, magiciens et magiciennes du confinement, pourfendeurs et pourfendeuses du Corona, le livre de Mona Chollet, je vous l'accorde n'est pas toujours bien écrit ni bien construit, il semble partir dans tous les sens et est de parti pris.

Mais tout dépend la manière dont on le lit. A mon avis, il fonctionne sur un mode analogique et pas du tout logique et cause à effets. Je vais donc faire plaisir à Claude et être la seule (en apparence) à ne pas être totalement d'accord avec lui, sans être totalement en désaccord cependant.

Il s'agit à mon avis pour Mona Chollet (qui n'est pas historienne) de montrer que dans la presse, dans les médias, dans la vie politique en général et en particulier, la figure de la sorcière est toujours présente, ce qu'elle démontre me semble-t-il assez bien. Mais surtout que le massacre des femmes en Europe a été la manifestation d'un sexisme radical, comme ont pu l'être ultérieurement toutes les formes meurtrières de racisme. Et que ni le racisme, ni le sexisme ne sont tout à fait morts. Que l'un et l'autre ont une histoire, font partie de l'histoire des idées... et qui dira que le sexisme meurtrier a disparu ?

Mona Chollet nous dit que la figure de la sorcière est présente aujourd'hui encore à la fois du côté des misogynes et des féministes.

Ce travail sur la question de la figure de la sorcière explique à mon avis en partie l'absence de pensée strictement chronologique, puisqu'une image peut voyager dans le temps sans difficultés, elle voyage par les connaissances historiques, mais aussi par les fictions. Elle se fiche du temps et des distances. C'est probablement ce qui donne à l'ouvrage l'impression d'anachronisme et d'incohérence.

Bref, ce livre me paraît être une tentative de questionner la permanence dans notre imaginaire de la figure de la sorcière. Il ne dit pas que toutes les femmes sont des sorcières et que tous les hommes sont des bourreaux.

Et maintenant une petite publicité personnelle. Dans mon jeune temps féministe, Les Cahiers du GRIF avait fait un numéro spécial : Les femmes accusent l'Église.

C'était au temps des luttes pour l'avortement et la contraception, je militais au MLAC où il y avait surtout des femmes mais aussi quelques hommes. C'était en 1975. Je finissais mes études de médecine et commençais celles de psychiatrie, je crois, ce doit être à peu près ça.

Surprise de retrouver sur Persée la revue Les Cahiers du GRIF et mon texte conservé par la magie de la Toile : https://www.persee.fr/doc/grif_0770-6081_1975_num_8_1_1013

Le Conseil de l'Ordre des médecins s'était prononcé contre l'avortement en la personne de Jean Louis Lortat Jacob en 1973.

La loi sera votée en Janvier 1975, grâce à Simone Veil et à toutes les luttes qui ont précédé.
Et aujourd'hui (hier) en mars 2019, comme ça au hasard : (dans Homme nouveau, cela ne s'invente pas) <https://www.hommenouveau.fr/2814/tribune-libre/et-si-les-medecins-s-etaient-opposes-a-la-loi-veil-brdu-17-janvier-1975---un-medecin-temoigne.htm>

Pour en revenir au livre de Mona Chollet, j'aime bien lire cette question :

“Qui est ce Diable dont le spectre, à partir du XIVE s'est mis à grandir aux yeux des hommes de pouvoir européens derrière chaque guérisseuse, chaque magicienne, chaque femme un peu trop audacieuse ou remuante, jusqu'à faire d'elles une menace mortelle pour la société ? Et si le Diable c'était l'autonomie ?” p65

OUI, même si beaucoup de choses étaient dites dès les années 70, ce retour est plaisant et agréable. Il s'agit en fait d'une spirale, on revient au presque même point mais un peu plus haut ou un peu plus loin. Je veux dire qu'on ne tourne pas en rond, que ça ne ronronne pas, que le discours s'enrichit à chaque tour de piste.

Voir toutes ces jeunes femmes y revenir, ces jeunes hommes moins engoncés dans leur rôle de père, être à l'aise et qui ne souffrent plus d'être dans des relations plus égalitaires avec leurs compagnes, cela fait très plaisir en fait.

Nous, notre génération nous disons avec fierté que tout de même, malgré le fait que nous ayons été servies par les circonstances de l'histoire, nous y sommes pour quelque chose.

Qu'il y ait des femmes particulièrement réactionnaires, qui le nierait (je ne vais nommer personne) ? Mais c'est juste qu'en effet, il ne suffit pas d'être femme pour ne pas l'être et par conséquent d'être homme pour l'être, même et y compris dans ce domaine (celui du sexisme ordinaire).

Il y a des ouvriers jaunes et des collaborateurs, pourquoi pas des femmes misogynes. C'est presque rassurant.

Je me souviens que nous avons cru le féminisme fini, justement quand des femmes racontaient que les féministes étaient d'affreuses extrémistes sexistes.. et les (nous) caricaturaient. Elles n'étaient pas de celles là. Il ne fallait pas s'y tromper, elles c'était différent.

Et puis, je ne sais plus quand, tout est réparé et s'est remis sur le devant de la scène.

Nous avons lutté pour l'avortement, reprendre possession de nos corps (Notre corps nous mêmes), milité pour le partage des tâches ménagères et l'élevage des enfants et elles se mettent à parler des “rapports amoureux” pervertis par l'abus de pouvoir. Voilà que cela fait le tour du monde.

Vous voyez comme aujourd'hui tout fait le tour du monde en très peu de temps !

Puisqu'on en est à évoquer nos histoires pour expliquer nos engagements (ah ce confinement !) Je ne vais évidemment pas y trouver à redire.

Mona Cholet est née en 1973. On sait d'elle qu'elle est suisse et journaliste. Elle tient un blog dont voici l'adresse: <http://www.la-meridienne.info>

voir sur ARTE, en replay SQUARE IDEE - le retour des sorcières avec Mona Chollet

Régine Crégut (21 avril) :

Livre grand public, certes, avec les travers et les faiblesses d'un livre facile à lire ; il m'a souvent fait rire avec des anecdotes, des citations stigmatisant des comportements incongrus, et l'autodérision dont est capable Mona Chollet. Ce livre favorise, aide à poursuivre, une prise de conscience des normes qui nous conditionnent, hommes et femmes, à notre insu : conception du bonheur, maternité, ambition ou...couleur de cheveux, etc. doivent beaucoup aux pressions sociales, attentes familiales, à la presse féminine .. et le conformisme est si confortable !

Tout cela a été dit dans les années 70 ? Complété depuis ? Soit, mais à voir le succès du livre, il n'est peut-être pas inutile de le répéter 50 ans plus tard. 50 ans !

Bien sûr, la société contemporaine est plus juste envers les femmes, mais des conventions subsistent et Mona Chollet fait constater que des femmes les font perdurer, et pas seulement par autocensure. Elle ne les épargne pas quand elle cite par ex. les propos de certaines de nos contemporaines tout à fait à l'aise dans le conformisme, complices de l'ordre établi.

Comme elle souligne d'ailleurs des voix masculines dénonçant une misogynie ambiante, qu'on n'avait pas forcément remarquée.

En conclusion : je n'étais pas attirée par ce livre, mais je l'ai lu avec plaisir : merci à ceux qui l'ont choisi !

François Riether (3 mai) :

J'ai acheté ce livre début 2019, suite à la diffusion d'articles dans Télérama et Sciences humaines, et d'émissions sur Arte et France Culture, tous élogieux comme il se doit dans ce circuit classique de promotion pour consommateurs de culture. Je l'ai lu rapidement, puis l'ai prêté et pensais le récupérer pour le relire plus attentivement, et le confinement est arrivé... Mon avis est donc très superficiel.

En bref, grosse déception. Tout cela a déjà été dit mille fois (et beaucoup mieux), peut-être fallait-il le redire dans un ouvrage grand-public, le succès en librairie semble le montrer, et c'est tant mieux.

Mais je m'attendais à davantage d'infos historiques :

- sur les époques où la religion exerçait sa domination totalitaire sur les corps, jusqu'au cœur des foyers, depuis l'imposition des pénitentiaires au XII^{ème} siècle, la "Naissance du Purgatoire" (Jacques Le Gof) et la "diabolisation de l'erreur" dont nous avait parlé Guy Lobricon, jusqu'au siècle des Lumières et même au-delà.

- sur le "Marteau des Sorcières" (*Malleus Maleficarum*) publié en 1487 à Strasbourg par des moines bénédictins (Mona Cholet semble mal les connaître), et rapidement mis à l'index par les autorités ecclésiastiques. Malgré cela, il a été largement diffusé et utilisé, les "méthodes musclées" de repérage des "sorcières" et d'extorsion des aveux qu'il contenait abondamment pratiquées. J'aurais aimé plus de détails sur ce triste épisode et sur les autres "raffinements" alors courants envers les femmes jugées subversives, en particulier dans toute la vallée du Rhin.

- sur la manière dont l'accusation de sorcellerie cachait frustration, envie, jalousie, un peu comme les dénonciations pendant l'occupation et le fardeau du bouc-émissaire.

Plan un peu fouillis, quelques approximations, exagérations et même parfois affirmations de mauvaise foi, mais de nombreuses remarques restent judicieuses :

Trois types de femmes particulièrement réprimées, à la fois victimes et rebelles insaisissables :

- La femme indépendante (veuves, célibataires, aventurières, toujours réfractaires ; même les béguines verront leur statut démantelé au XV^{ème} siècle à cause de leur autonomie. La femme quittée en milieu de vie est montrée du doigt.
- La femme sans enfant, qui refuse de "se fondre" dans la vie des autres (enfants, parents, maris) ; intolérance particulièrement pour celles qui prétendaient contrôler leur fécondité. Belle analyse du (non) désir d'enfant : être enceinte, merveilleux lorsqu'on veut un enfant, catastrophe lorsqu'on n'en veut pas. Il faut toujours se justifier de ne pas avoir d'enfant.
- La femme âgée devenue et restée depuis un objet d'horreur ; deux poids, deux mesures du vieillissement chez les hommes et chez les femmes qui subissent l'image de la "vieille peau". La sexualité des femmes âgées suscitait une crainte particulière (voir Érasme, "*Éloge de la folie*"). Même Colette si anticonformiste, avait intégré l'idée que la vieillesse des femmes est une déchéance irrémédiable, faisant d'elles des êtres repoussants. À tempérer depuis que les "cougars" sont devenues à la mode.

Mona Cholet rappelle l'utilisation au XVI^{ème} siècle en Angleterre du "scold's bride" ou bride de mégère, sorte de muselière en fer qui enfermait la tête, destinée à humilier publiquement les femmes jugées "arrogantes". Les critiques sexistes à l'encontre des femmes politiques sont d'ailleurs toujours virulentes (Simone Veil, Edith Cresson, Hillary Clinton), alors que les mystérieux pouvoirs embellisseurs de la magicienne sont régulièrement utilisés comme arguments publicitaires dans l'industrie cosmétique !

Elle évoque les absurdes controverses à propos d'un éventuel "cerveau féminin", soi-disant affaibli par la perte de sang due aux règles et donc inapte au savoir abstrait.

Elle cite ensuite "*La femme et le Docteur Dreuf*" de Mare Kandre : dans le cabinet d'un psychanalyste misogyne (Dreuf, anagramme de Freud), cette auteure suédoise fait défiler avec beaucoup d'humour toutes les figures de l'éternel féminin.

Elle ébauche enfin une histoire des violences infligées aux femmes par la médecine, trop souvent considérées comme des affabulatrices et des "bonnes femmes hystériques".

Elle a le mérite de lever l'omerta sur les pratiques de certains médecins, tant au sein des professions médicales (bizutage sexuel des "carabins", traditionnelles "festivités" de fin d'année, harcèlement dans les services), que vis à vis de leurs patientes. Beaucoup de mes copines refusent catégoriquement d'être examinées par des médecins hommes, de peur d'être à nouveau auscultées d'un peu trop près... et elles ne sont pour la plupart ni particulièrement prudes ni musulmanes traditionalistes ! L'allusion à Pierre Desproges est tout à fait bienvenue.

Il me semble quand même que bien des choses ont changé depuis ma lointaine enfance, et surtout par rapport à l'époque où les frères Goncourt se vantaient d'avoir « réduit la femme dans notre existence à sa plus simple expression, à la possession hebdomadaire ».

« Nous sommes les petites filles des sorcières que vous n'avez pas réussi à brûler... Tremblez, tremblez, les sorcières sont revenues » (slogan féministe des 70's).

Mais avec Trump et consorts, il y a encore du boulot !

Anouk Bartolini (3 mai) :

Mona Chollet, journaliste au « *Monde diplomatique* » fait miroiter à ses lecteurs - essentiellement des lectrices - un livre plein de promesses : d'abord grâce au titre accrocheur qui éclate en pleine page « *SORCIÈRES* », renvoyant au mythe littéraire de la sorcière des contes, mais aussi aux femmes bien réelles, guérisseuses et sages femmes du Moyen Âge et de la Renaissance victimes d'une effroyable répression, sans oublier le personnage subversif et audacieux dont se réclamaient les féministes des années 70. En apposition, l'expression « *la puissance invaincue des femmes* » suggère que les femmes- ou plutôt ces femmes- disposaient d'une puissance suffisamment redoutable pour résister aux tentatives d'annihilation et pour la transmettre à celles qui actuellement se reconnaissent en elles.

L'introduction aussi est alléchante : l'auteur annonce un ouvrage très personnel, revendiquant des éléments autobiographiques et en même temps nourri de lectures sociologiques, historiques, romanesques. Elle se désigne comme « *féministe tendance poule mouillée* », timide, doutant quelque peu d'elle-même : aussi son projet a-t-il une dimension thérapeutique avouée : trouver des modèles féminins d'identification positive -des femmes qui assument leur audace et leur marginalité- pour contrer les stéréotypes traditionnels, les représentations aliénantes qui assignent depuis toujours les femmes à des rôles définis. Un personnage imaginaire la guide, une sorcière sympathique « Floppy le Redoux », issue d'un roman de littérature de jeunesse qui a illuminé son enfance, lui ouvrant la voie vers un pouvoir dont semblaient dépourvues les femmes de son entourage et l'invitant à devenir elle aussi « *une femme d'envergure* ».

Toujours dans l'introduction, on glisse du personnage légendaire vers l'épisode historique- le scandale- de la chasse aux sorcières qui s'est attaqué surtout aux vieilles femmes appartenant au monde rural. S'appuyant sur plusieurs historiens et surtout historiennes, Mona Chollet tord le cou à quelques idées reçues : Ce n'est pas le Moyen Âge, mais les XVIe et XVIIe siècles (1560-1660) qui ont brûlé ces femmes; comme l'écrit l'historien Guy Bechtel convoqué par Mona Chollet « *La sorcière fut une victime des Modernes, non des Anciens* »; l'imprimerie a malheureusement aidé à la construction du mythe de la sorcière dévorée par un appétit de luxure, instrument des démons: ainsi *Le marteau des sorcières (Malleus maleficarum)*, traité écrit par deux dominicains et diffusé à 30.000 exemplaires pendant les grandes chasses est l'expression de la misogynie la plus violente, soutenant que l'infériorité intellectuelle des femmes les prédispose à être les proies de Satan. D'autre part, l'Inquisition bien trop occupée à pourchasser les hérétiques a laissé aux cours civiles la tâche d'instruire le procès et de condamner les soi-disant sorcières.

Mona Chollet s'attache aussi à la figure de la sorcière défiant normes et préjugés du patriarcat, exhumée et revendiquée par le mouvement féministe dès le XIXe siècle, relancée dans les années

1970 : on peut citer la revue Sorcières dont nous a parlé Joëlle Molina. Elle évoque aussi le culte néo-païen de la déesse qui s'est épanoui dans les années 1980 aux Etats-Unis sous l'égide d'une militante féministe et tiers-mondiste Starhawk. J'ai lu son livre « *Rêver l'obscur* », descriptif de pratiques chamaniques new-age, de développement personnel réservé aux femmes. M'attendant à un ouvrage philosophique, j'avoue avoir éprouvé une immense déception, mais la postface très élogieuse de la philosophe des sciences Isabelle Stengers m'a induit dans le doute: peut-être avais-je raté une marche.

Ce qui intéresse Mona Chollet dans les chapitres qui vont suivre, c'est la postérité actuelle de la chasse aux sorcières à travers quatre dimensions revendiquées par certaines femmes-encore minoritaires- qui ont suscité la haine des antiques accusateurs des sorcières : **l'autonomie** car les sorcières étaient souvent des veuves tenant debout sans aide masculine ; **le refus d'enfanter**, les sorcières aidaient les femmes à accoucher mais aussi à avorter-on peut peut-être avancer qu'elles avaient une certaine maîtrise de la fécondité- ; **le vieillissement**, obstacle majeur dans la capacité de séduction féminine, mais que les femmes-sorcières transforment en découverte de leur force intérieure délivrée du regard masculin ; **une autre forme d'intelligence** qui ne sépare plus le corps de l'esprit, l'émotion de la raison, qui réintègre la nature , « l'univers maternel et organique de Moyen Âge » (discutable), car on accusait les sorcières d'être des esprits païens, en lien avec les forces de la nature et adversaires du christianisme.

Jusqu'à la fin de l'introduction, le projet de Mona Chollet m'apparaissait cohérent et original. Revisiter le mythe de la sorcière après « Me too », après une révolte collective contre des agresseurs se justifiait.

Des éléments cependant m'ont gênée : l'autrice reproche aux historiens hommes d'avoir délibérément passé sous silence la chasse aux sorcières car ils sont « *des produits du monde qui a chassé les sorcières* ». Généralisation abusive, me semble-t-il : il suffit d'écouter la première émission de France culture dans la série LSD consacrée aux sorcières.

[La chasse aux sorcières - Ép. 1/4 - Sorcières - France Culture](#)

Plusieurs historiens dont Robert Muchembled analysent le phénomène avec recul et honnêteté. Si le genre et la classe sociale influent sur le récit historique, on peut aussi accuser les femmes d'être partie prenante dans la narration. Le fait d'appartenir à la catégorie culturelle des dominées ne garantit pas plus la distance critique.

D'autre part, M. Chollet met sur le même plan les historiens « *condescendants* » du XXI^e siècle et un philosophe du XVIII^e siècle comme Voltaire qui veut s'attaquer à la sorcellerie par la raison et avec les armes de la raison parce que ça fait partie de son combat contre l'obscurantisme. Il y a là une certaine vision anhistorique.

Il s'agit de reproches mineurs dans l'introduction, mais ces tendances à la généralisation et l'entrecroisement d'époques différentes mises sur le même plan se retrouvent dans les quatre chapitres.

Cependant, au fur et à mesure de ma lecture, ma principale déception c'était que le livre ne correspondait pas au titre : je lisais non pas « *la puissance invaincue des femmes* », mais la puissance toujours massive de la norme. Tant et si bien que je formulais d'autres titres : « *À la recherche d'une puissance perdue* », « *En quête d'une puissance disparue* »...

On peut comprendre la façon dont Mona Chollet construit ses chapitres : au poids des préjugés, aux défoulements misogynes, aux propos réprobateurs qui s'adressent aux femmes refusant les voies tracées d'avance, elle veut opposer des figures différentes, des aventurières aux amours multiples, des « apostates » du conjugal, qui s'organisent en-dehors du couple, des femmes dont la « *solitude est peuplée d'œuvres et d'individus* (1^{er} chapitre)». Au fond, ces propos mille fois entendus sont l'équivalent contemporain des accusations portées contre les sorcières. Si dans le premier chapitre consacré à l'autonomie féminine, un équilibre s'établit entre les accusateurs et les voix de femmes « *en marche* », il n'en va plus de même dans les trois autres chapitres qui semblent reproduire le cheminement social où toute tentative d'émancipation est suivie d'une contre-offensive, voire d'une revanche du monde offensé. Les voix autonomes sont étouffées, muselées sous le déluge des

représentations traditionnelles. Comme si M. Chollet bataillait contre ses démons, contre des stéréotypes obsédants qui ne la laissent pas en paix et envahissent tout son texte.

Par qui sont diffusées ces injonctions à être dans la norme ? Elle en nomme deux : les hommes « *qui ont intégré ces modèles* » et les médias grand public : *Elle, Marie-Claire, le New-York Times*... A force de leur donner la parole, on n'entend qu'eux.

Dans le premier chapitre, la sociologue Susan Faludi atteste que « *la raison d'être des médias (de ces médias) est souvent l'idéologie et non l'information : études biaisées reprises sans regard critique, totale absence de scrupule...* » Très juste, mais souvent M. Chollet nous impose cette déferlante médiatique vis-à-vis de laquelle elle éprouve de la colère, mais n'a pas cette distance critique de la sociologue.

Dans le troisième chapitre « *L'ivresse des cimes* » qu'elle veut dédié aux femmes vieillissantes découvrant un jour avec joie leur force intérieure, sur 55 pages, moins de 10 leur sont consacrées : dans les 45 autres pages, elle fait part de ses plaintes et de sa colère devant l'inégalité de traitement des hommes et des femmes selon l'âge. À propos de ces hommes qui larguent leur compagne ménopausée pour une jeune fille, elle interroge ce schéma d'abord de façon psychologique : le narcissisme masculin est flatté par l'amour inconditionnel d'une femme encore naïve. L'argument n'est pas nouveau : Virginia Woolf, dans *Une chambre à soi* (1929), réglait ironiquement ses comptes avec ces hommes qui ont besoin, pour se persuader de leur virilité, d'une femme « faire valoir ». M. Chollet a l'indignation sélective, elle s'en prend à ces hommes de pouvoir, le ministre sarkozyste Éric Besson, le cinéaste Woody Allen, odieux envers leurs ex-compagnes, mais elle épargne les jeunes femmes consentantes qui, d'après sa vision, participent pourtant pleinement au maintien du schéma patriarcal. Elle a aussi recours, sans y croire, à la psychologie évolutionniste qui justifie les inégalités par la génétique. Mais, à ma surprise, elle n'utilise pas la jeune sociologue suédoise Marie Bergstrom qu'elle cite, pour esquisser un tableau comparé des inégalités de genre entre la France et la Suède. J'avais, en effet, lu un article de sociologie qui montrait que plus on s'éloignait de l'Afrique et plus on approchait du Nord de l'Europe, plus la différence d'âge entre conjoints diminuait et plus les violences conjugales s'amenuisaient.

À propos de l'apparence des femmes vieillissantes, elle reprend le vieil argument féministe des années 70 stigmatisant tout artifice de coquetterie (par exemple la teinture de cheveux) comme une aliénation au regard de l'homme. Mais depuis, entre les oukases des magazines féminins donnant la liste des chirurgiens esthétiques et les diktats de ce type de féministes, bien des femmes ont choisi la voie du milieu : ni trop, ni trop peu, car dans le soin accordé à soi-même, il s'agit de faire coïncider son apparence physique avec sa personnalité. Se plaire à soi-même... Se maquiller les lèvres est pour moi un plaisir minuscule, mais il me manque quand je dois sortir harnachée d'un masque thérapeutique !

Revenons au chapitre II : M. Chollet avoue une forme de culpabilisation en ayant choisi de ne pas enfanter et elle accumule les arguments idéologiques pour justifier son choix. Mais j'ai été étonnée, elle qui ambitionne de parler de la puissance des femmes, qu'elle ne fasse pas la part belle à ce moment fondamental des années 1970 où les femmes ont pu maîtriser leur fécondité grâce à la pilule, au stérilet, à la légalisation de l'avortement : pour la grande anthropologue Françoise Héritier, on ne peut parler d'émancipation féminine au plan collectif qu'à partir de cette maîtrise de la fécondité : choisir d'avoir ou non des enfants, là se situe le nouveau pouvoir. Il suffit d'écouter les émissions de Ménie Grégoire dans la décennie 1960-1980 qu'une émission de France culture a eu le bon goût de rediffuser : ce sont les expressions de détresse de femmes qui font chambre à part pour ne plus être enceintes. Si la contraception n'ouvre pas automatiquement la voie à l'amour, elle évite au moins ce type de souffrance.

Le lien était tout trouvé avec les sorcières : si M. Chollet braque le projecteur sur les accusations d'infanticide, elle n'insiste pas sur ce pouvoir exorbitant qui a provoqué leur condamnation : celui d'accoucher les femmes et de leur donner la possibilité d'avorter.

L'émission citée plus haut sur les sorcières complète les propos de M. Chollet sur ce pouvoir, ce savoir féminin de la mise au monde : c'est pour anéantir ce pouvoir qu'on les accusait de tuer les

enfants afin de les emmener aux rituels du sabbat ou de substituer aux enfants des femmes accouchées des enfants du diable.

Dans le dernier chapitre « *Mettre ce monde cul par-dessus tête* », on retrouve les critiques traditionnelles -mais sans nuance- contre la science masculine et conquérante qui rêve de voir les hommes « *maîtres et possesseurs de la nature* », contre la médecine officielle, celle qui a éliminé les sorcières au XVI^e siècle et qui « *nourrit une hostilité foncière envers les femmes* ». Bien que M. Chollet veuille modérer son propos en reconnaissant le dévouement de certains soignants, elle accumule quand même les exemples de maltraitance et de violence commises dans le cadre médical sur les femmes, rendant son propos caricatural. Dans cette relation asymétrique, quel type de pouvoir le patient et surtout la patiente peut-il -elle- récupérer ? Là aussi, j'ai retrouvé les lieux communs-médecine empathique, humaine, ouverte au dialogue- que j'entendais dans les années 1985 quand je faisais une école de yoga peuplée de praticiens des médecines parallèles. Et l'autrice termine en célébrant dans l'éco-féminisme l'espoir des noces renouées entre la femme et la nature. Mais l'éco-féminisme qui récuse tout essentialisme (association ancienne entre la femme et la nature) est une doctrine élaborée qui ne peut se réduire à deux pages.

CONCLUSION : cet ouvrage ne se veut pas un traité sociologique ou philosophique : on ne peut donc lui reprocher sa faiblesse théorique que sur les marges. Il se veut subjectif, hybride : il aurait été réussi, selon mes critères, si j'avais perçu l'itinéraire « initiatique » d'une femme qui avance, malgré les quolibets et les entraves, vers la conquête de son pouvoir intérieur et vers un apaisement. C'est ce que promettait le titre. L'impression qui demeure, une fois le livre fermé, c'est la force toujours prégnante des représentations et la puissance d'un monde toujours très masculinisé où les femmes sont des intruses. Rien de nouveau depuis 1970 ? Pourtant plein de choses que le livre ne met pas assez en évidence.

Anne Lauzent (5 mai) :

J'ai eu le livre en mains (par une amie bibliothécaire) très tard, à cause du confinement ; j'ai donc terminé ma lecture seulement cette nuit. Avant d'écrire cette page j'ai lu les comptes rendus de François et d'Anouk, qui résument chacun l'ouvrage, l'analyse d'Anouk étant un peu plus fouillée (avec le talent et l'érudition qu'on lui connaît). Je donne ici mon impression générale, modestement, car je ne possède pas toutes leurs références.

Contrairement à l'avis plutôt général que j'ai pu percevoir ici ou là, chez ceux qui avaient lu l'ouvrage avant moi, j'en retire une impression très positive, un rappel pour moi absolument salutaire de la « condition » féminine, même si l'ensemble je l'avoue fait un peu compilation, et se lit comme une liste funeste de situations que nous connaissons déjà.

Cependant, ayant acquis une conscience féministe très tardivement rien de ces dénonciations ne m'apparaît comme superflu ; bien au contraire, il me semble qu'on n'en parlera jamais assez !

J'ai appris beaucoup de choses, concernant par exemple le milieu médical, qui m'a permis de mieux comprendre une de mes nièces qui avait choisi d'accoucher chez elle, dénonçant ces violences faites aux parturientes, et prenant ainsi le risque, que je me rappelle avoir beaucoup critiqué à l'époque, d'un accident éventuel

Je ne m'étais jamais penchée sur les chasses aux sorcières, absolument terrifiantes ! l'analyse très lucide y est faite des véritables raisons de ces traitements, qui perdurent sous d'autres formes à l'époque actuelle, soit de la soumission absolue imposée par l'élément masculin sur le « féminin », ces siècles d'écrasement de la personnalité, de confinement dans la sphère domestique, que le progrès scientifique, matériel, industriel, pris en main par les hommes n'a fait qu'accentuer...

J'ai été particulièrement intéressée par le refus de la maternité si mal perçu et accepté dans nos sociétés et qui pourtant se justifie encore aujourd'hui (de fait comme la seule solution possible), pour peu qu'on veuille accomplir ce qui nous semble être une « vocation » (j'avais été très impressionnée par ex par le cas de la peintre Vieira da Silva qui, toute jeune femme, s'était fait ligaturer les trompes, sachant parfaitement que sa recherche artistique était incompatible avec la maternité, la présence permanente d'un enfant et l'exigence des soins à lui apporter)

Soulevée également l'intériorisation de beaucoup (pour ne pas dire chacune) d'entre nous d'un sentiment d'infériorité, d'illégitimité, d'incapacité infuse transmis même involontairement, inconsciemment, de génération en génération, et hélas par les mères, à leurs filles ; tout ceci, tellement ressenti pour ma part est assez judicieusement analysé, et même si M. Cholet n'est pas la première à le mettre en lumière, c'est un bon rappel.

Je ne connaissais pas non plus, ayant peu de goût pour tous ces éléments « people » le nom de ces femmes qui se sont autonomisées avec éclat, devenant des icônes, de ces magazines de « beauté », non plus ces mouvements de « sorcières contemporaines », etc.

Pour avoir réalisé très tard l'humiliation permanente de ces situations faites au genre qui est le mien, je dirais que chaque page soulevait une souffrance, chaque exemple était un rappel cuisant de cette réalité dont je ne peux m'empêcher aujourd'hui de relever partout les signes. J'ai toujours été éberluée et blessée de constater que la moitié de l'humanité (et même davantage, numériquement), les femmes, soit traitée comme une minorité, inférieure bien sûr, et stigmatisée, à l'exemple (que l'auteur ne manque pas de soulever ici) des communautés juives, afro-américaines etc. ça me paraît, si je puis dire, encore bien plus grave !

Même si ce livre a des faiblesses indéniables, comme ça a été relevé, même s'il s'agit d'un « petit essai », pour des universitaires surtout, il me paraît être un état des lieux tout à fait honorable pour le grand public ; en outre il ne prétend pas à autre chose que ce qu'il est je crois, en témoignent l'autocritique parfois très drôle que fait l'auteur, et les nombreuses références cinématographiques et de lectures légères qu'elle utilise ; il faudrait donc que le plus grand nombre puisse y avoir accès. En outre je trouve qu'à le critiquer dans sa forme, sans précautions, nous agissons en somme comme des enfants gâtés depuis notre situation d'occidentaux riches et à peu près suffisamment cultivés pour avoir « dépassé » ça (le contenu), encore que la triste actualité du décompte des femmes assassinées par leur conjoint dans une année en France nous en rappelle régulièrement la scandaleuse permanence !!!

Car nous savons tous et surtout « toutes » (ou bien toustes, puisque c'est à la mode ces jours-ci) que ce qui est dénoncé là est vrai, et que rien ne le justifie, sauf d'avoir abdiqué, d'avoir accepté la force et la violence qui sont l'apanage du masculin guerrier, hâbleur, prétentieux, sûr de son bon droit (voir les multiples exemples)

Pour nuancer, je sais bien que beaucoup d'hommes ne se rangent pas dans ces espèces de caricatures repoussoir du masculin ; je sais qu'ils sont aussi aimants, tendres, étonnés de ces situations, et que beaucoup voudraient sans doute que tout cela change ; mais je crains que le noyau dur soit encore bien présent ; la route promet d'être longue encore, les retours à l'obscurantisme le plus navrant sont (et seront) inévitables

Avançons quand même, et pour l'instant, déconfinons !

Un petit oubli : d'accord avec Anouk, la puissance invaincue des femmes n'apparaît pas vraiment ! l'ensemble serait surtout un pitoyable constat d'échec !